

— sans espoir de retour. Car la tyrannie a changé de côté: les parents doivent tout aux enfants les enfants ne doivent rien aux parents. Heureux s'ils veulent bien leur pardonner de les avoir mis au monde. Et la vie, en effet, est-elle si bonne que nous soyions tentés de la leur infliger? Rien ne dure, n'essayons pas de durer. Les familles et les patries meurent comme les individus. Des étrangers plus jeunes, plus abusés par l'illusion de vivre, prendront notre place sur le sol; ils ne seront ni meilleurs ni pis que nous; tout cela n'importe guère.

Mais si nous ne souhaitons plus d'enfants, pourquoi nous embarrasserions-nous d'une femme? Nos mères, nos grand-mères furent d'utiles compagnes. Elles portaient, nourrissaient, berçaient, mettaient sur pied leur dizaine de marmots, aides naturels du père. Elle tricotaient les bas et ravaudaient les culottes, elles gouvernaient la basse-cour, l'étable, la laiterie, les servantes, la cuisine et quelle cuisine: pétrir le pain, battre le beurre, couper la choucroute, saler le porc, fumer les jambons, tourner les confitures, garnir le cellier, le fruitier, l'armoire à linge, et les lessives, et les jardins, et les anniversaires; et encore et encore et toujours. Tout ce train n'existe plus; nos femmes ont un ou deux enfants, quand elles en ont, l'école les élève, le marchand les habille et nous nourrit. A quoi bon se donner pour si peu le luxe de ce parasite onéreux qu'est une épouse."